

BERTIN

1752 — 1790

L'amitié littéraire m'a toujours paru une chose charmante. J'aime les frères d'armes dans les lettres, et dans le ciel poétique les constellations de Gémeaux. Bertin, sous Louis XVI, fut à Parny ce que Bachaumont avait été à Chapelle, et La Fare à Chaulieu. L'auteur des *Amours*, d'ailleurs, n'a jamais renié sa fraternité littéraire; il en était fier et heureux, il la célébrait en prose et en vers. Jamais une pensée d'envie ne se glissa dans son esprit, si tendrement docile aux nobles émulations. Il savait très-bien que Parny était son Chaulieu et son Chapelle, et c'est pour cela qu'il écrivait pour son illustre ami le *Voyage en Bourgogne* sur le modèle du *Voyage en France*; c'est pour cela qu'il lui proposait d'aller fêter ensemble la Saint-Chaulieu au château d'Anet. Comme La Fare, il avait étudié et traduit Ovide, Virgile, Tibulle et Properce. On l'a surnommé le Properce français, en réservant à Parny le surnom de Tibulle. Les Dussault et les Tissot n'ont pas manqué d'établir des parallèles académiques entre les deux amis-poètes de l'Île-Bourbon. Je ne reprendrai pas à leur suite ce vain amusement de rhétorique. Tissot a cruellement sacrifié Bertin qui, de notre temps, a souvent été placé au-dessus de Parny. Laissons à son rang, sans le mépriser le moins du monde, l'amant d'Eucharis et de Catilie; je ne crois pas que, dans les sentiments de la critique actuelle, il reste fort au-dessous du chantre d'Éléonore.

La vie d'Antoine Bertin n'offre rien de très-saillant. Il a peint lui-même son enfance, bercée dans la pourpre et le satin.

Cent esclaves choisis entouraient ma jeunesse.

.....
Je croissais jeune roi de ces rives fécondes.

Ce jeune roi du tropique quitta ses cent esclaves à l'âge de neuf ans. Il traversa les mers pour s'enfermer à Paris entre les murs d'un collège, où il remporta ses premières victoires. Si nous ajoutons qu'il devint capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, écuyer du comte d'Artois et qu'il fut le protégé de Marie-Antoinette, il nous suffira, pour avoir tout dit sur son existence, de le montrer à Feuillancour, entre Saint-Germain et Marly, dans cette résidence épicurienne de Parny qu'on avait appelée la Caserne, rimant, buvant et chantant à la veille de 89, comme il aurait pu le faire sous la Régence. Sa complexion délicate ne résista pas à ces excès : il partit malade pour Saint-Domingue, où il devait se marier à une jeune créole. Mais il avait trop chanté les Amours pour affronter impunément la colère du Destin. A peine avait-il soupiré tout bas : « O hymen ! ô hyménée ! » qu'il s'éteignit dans un accès de fièvre. Il mourut à trente-huit ans, sous le ciel des colonies, et n'eut pas, comme le chantre d'Éléonore, le chagrin de se survivre vingt ans.

Quoique Antoine Bertin soit inférieur à ses devanciers, quoique dans son inspiration toute sensuelle il aille jusqu'à la peinture enthousiaste, non pas seulement du bonheur et du plaisir, mais de la jouissance, on n'en doit pas moins convenir qu'à travers ses réminiscences des petits poètes latins, à travers ses maladroites répétitions de vers raciniens, il éclate parfois un élan de passion sincère, un véritable cri de l'âme qui a quelque chose de moderne. Il y a, dans son élégie des *Voyages*, des files de vers harmonieux, pleins et coulants, sur l'Italie, sur Rome, qui amènent comme un écho sur nos lèvres la méditation si connue de Lamartine :

Oui, l'Anlo murmure encore...

Et pourtant, dans sa haine clairvoyante, Tissot a raison contre Bertin, lorsqu'il lui reproche l'éternel pastiche des poètes latins. « Je n'aurais pas été étonné, dit ce méchant homme, qu'Eucharis ou Catilie n'eussent dit à leur favori : « Mon ami, nous sommes de Paris et non de Rome ; faites-nous l'amour en français. »

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres complètes de Bertin, Paris, 1824, un gros volume in-8.

Consulter la *Décade philosophique*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc.